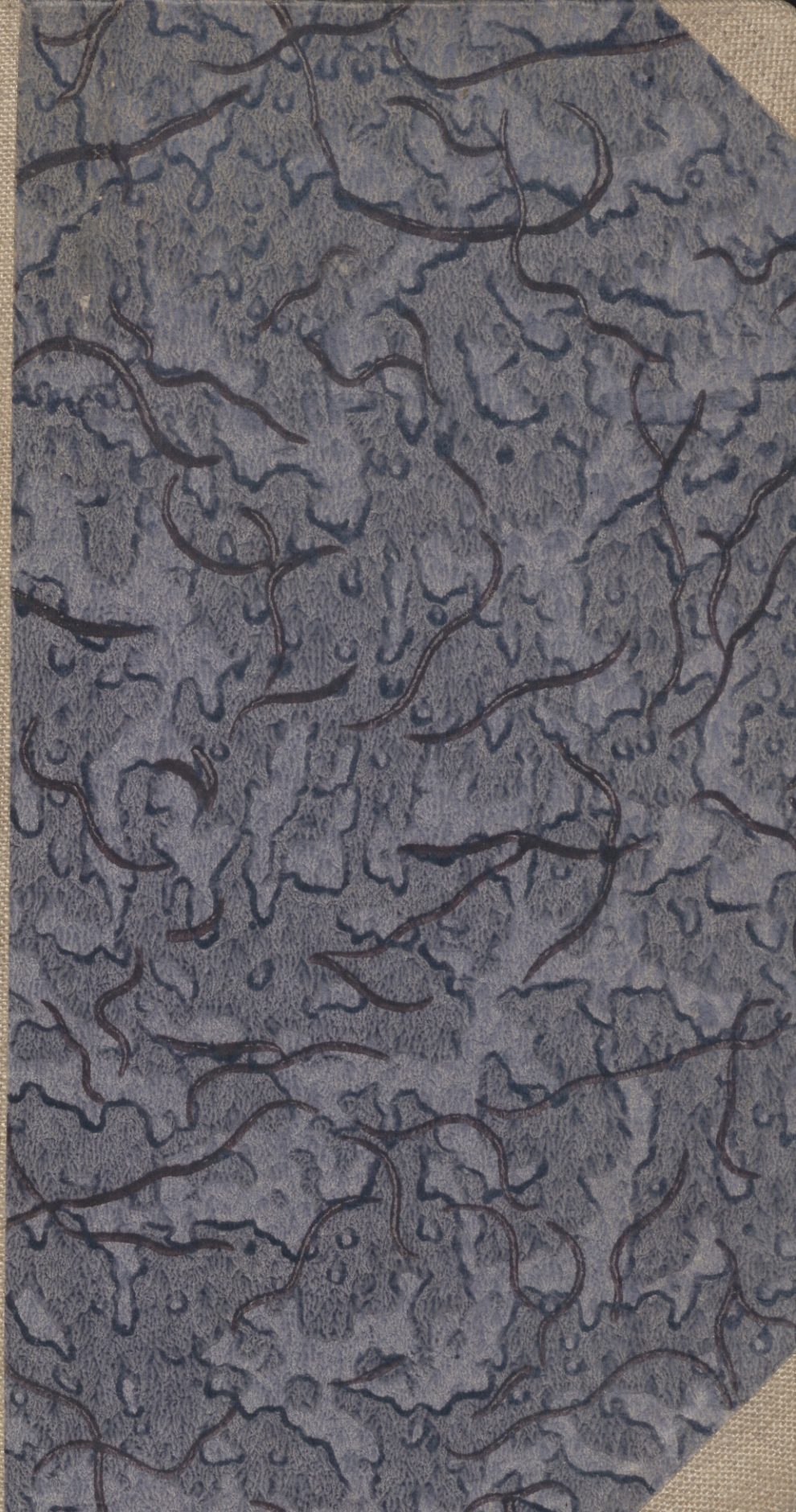


Psychology of the ...

...

...



LE COMTE
JEAN DZIALYNSKI

PAR

PAUL LALLEMAND

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE DU BAC, 41

—
1880

EX LIBRIS

CZY
TEL
NIK

SPÓKDZIELNIA
WYDAWNICZA



LE COMTE

JEAN DZIALYNSKI



474696

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 5, PL. DU PANTHÉON.

LE COMTE

JEAN DZIALYNSKI

PAR

PAUL LALLEMAND

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE DU BAC, 41

—
1880

REVISED EDITION
ANULOVING

LE COMTE JEAN DZIALYNSKI

Le 20 avril dernier, une pieuse cérémonie amenait dans l'église de l'Assomption tous les émigrés polonais réfugiés à Paris. Ils y venaient prier pour l'âme du comte Jean Dzialynski, mort, le 30 mars, à Kornik, dans le grand-duché de Posen. Il est sorti de la vie à un âge relativement jeune. Pourtant les services qu'il a rendus à son pays, les souffrances que, pour lui encore, il a vaillamment supportées, ont bien rempli les années trop brèves de son existence. Quoique prématurée, la moisson était belle et riche devant Dieu. Le *Correspondant* doit un adieu suprême à cette noble figure, et nous serions heureux d'en tracer une rapide esquisse.

Jean Dzialynski naquit, en 1829, dans ce château de Kornik, où jadis, à son entrée en Pologne, Henri de Valois avait reçu l'hospitalité. Depuis le douzième siècle, sa famille se trouvait mêlée aux événements de l'histoire de Pologne. Dans cette suite d'ancêtres, le dévouement à la patrie était une tradition : les uns par leur épée, les autres par leurs conseils, tous par une fidélité à la bonne et à la mauvaise fortune de leur pays, avaient mérité que le nom des Dzialynski fût inscrit, aux premiers rangs, dans le livre d'or de la noblesse polonaise. Aux exemples que le jeune Jean rencontrait autour de lui, il apprit à aimer la Pologne plus que tout autre chose ; et cet amour était d'autant plus fier que la patrie était plus humiliée,

d'autant plus ardent qu'elle était plus malheureuse et plus délaissée. Ces sentiments se manifestèrent de bonne heure chez le comte Jean. Enfant, il s'inspirait sans doute, dans ses jeux, des strophes adressées par Mickiewicz à la mère polonaise : « O mère, dit le poète, habitue ton fils à jouer avec les instruments de son futur supplice. Donne-lui d'avance pour jouets les fers dont un jour ses mains seront chargées ; attelle-le à la brouette qu'il lui faudra traîner dans les mines de la Sibérie, afin qu'il ne lui arrive point de pâlir en face des bourreaux, et que le rouge ne lui monte pas au visage à la vue des liens dont il sera garrotté. » (*Œuvres*, t. I^{er}, édit. 1868. Paris.) Le comte Jean, en effet, avait imaginé je ne sais quelle lutte héroïque, où la palme restait à celui qui s'imposait, sans les trahir au dehors, les douleurs les plus vives, endurées pour la chère Pologne. En 1842, il quittait la maison paternelle et venait achever son éducation au lycée de Posen.

Esprit vif, prime-sautier, âpre au travail, il y obtint les plus brillants succès. Un ordre du roi de Prusse interrompit brusquement, en 1848, le cours de ces paisibles études, en fermant le lycée où les événements du dehors apportaient, avec des bruits de guerre, plus d'un patriotique espoir pour la jeunesse polonaise. Malgré ses dix-neuf ans, Jean Dzialynski, comprenant les dangers d'une trop longue oisiveté, ouvrit le château de son père à tous ses condisciples : il y organisa une sorte de collège, et, pendant plusieurs mois, les aînés, sous son impulsion, servirent de maîtres aux plus jeunes. Peu de temps après, Jean disait adieu à ses livres, pour s'enrôler parmi les combattants de Xaz. De graves événements s'étaient accomplis. Faisant le tour de l'Europe, la révolution avait visité Berlin. Trop faible pour triompher du mouvement, le roi Guillaume fut assez habile pour le paralyser, en feignant de l'approuver. Du haut de son balcon, il salua la foule ameutée, promit de corriger les abus, de donner raison à toutes les plaintes, et s'engagea à déclarer ensuite la guerre à la Russie. De telles paroles furent accueillies avec joie dans le duché de Posen. Pour la première fois, depuis le partage de la Pologne, on vit, non plus une bande d'insurgés, mais une véritable armée polonaise, commandée par des chefs polonais, marchant sous les couleurs nationales, et cela, avec l'encouragement de

l'autorité prussienne. Si les espérances conçues étaient grandes, es sacrifices que l'on s'imposait ne l'étaient pas moins, afin d'équiper et d'exercer cette armée en qui semblait revivre l'âme de la patrie. Mais le gouvernement de Berlin n'était pas sincère : il ne voulait que gagner du temps. Aussitôt qu'il se sentit assez fort pour tenir tête aux révolutionnaires, il démasqua sa conduite et fit connaître ses véritables projets. On apprit qu'un traité défensif et offensif liait la Prusse et la Russie, et que les troupes prussiennes avaient cerné à Xaz les volontaires polonais, d'abord si hautement protégés dans leur prise d'armes contre le tzar. Jean Dzialynski s'y trouvait à côté de son père. A son âme, naturellement droite, fut ainsi révélée la diplomatie allemande. Il n'oublia jamais ce souvenir. Si dur que put être ce début dans la vie de patriote, il ne fut ni découragé ni moins ardent dans tous ses généreux enthousiasmes. La beauté des causes vaincues grandissait plutôt en son cœur.

La convention de Jaroslaw, en lui arrachant les armes de la main, rendait le jeune Dzialynski au repos de la vie studieuse. Il mit à profit ces nouveaux loisirs. C'est de cette heure que date son culte pour les monuments de la littérature polonaise. Tout en suivant ses cours de droit à l'université de Berlin, il étudiait avec passion l'histoire de la Pologne et en recueillait les fastes les plus lointains. Il ne faisait qu'imiter son père, qui, par l'étude d'un illustre passé, cherchait à préserver la génération naissante de l'abaissement du caractère, suite fatale de la servitude. On l'oublie trop, en effet : dans les annales de l'Europe, la Pologne tient une des places les plus éclatantes. Durant de longs siècles, elle a été comme la sentinelle avancée, qui, la lance au poing, combattait pour la civilisation et pour la liberté. Tour à tour en lutte contre les hordes tartares et contre les bandes turques, elle était là, aux frontières de l'Europe chrétienne, comme une digue inébranlable où venaient se briser les flots de la barbarie et du despotisme oriental. Avec la croix et l'épée, catholique et guerrière à la fois, la Pologne remplissait à l'Orient cette mission de *soldat de Dieu*, à laquelle la France fut si longtemps et si victorieusement fidèle. Ne peut-on pas dire que de là surtout naît cette sympathie qui unit les deux nations et cette ressemblance qui a fait donner aux Polonais le surnom de

Français du Nord? En fouillant ainsi le passé de son pays, le comte Jean sentait s'aviver de plus en plus l'amour qu'il lui avait voué. Enthousiaste, fier, chevaleresque, d'une délicatesse exquise, il jurait dès lors à sa Pologne une fidélité qu'aucun revers n'a pu affaiblir, ni ébranler, aucune défection. S'il a survécu à toutes ses espérances, sans jamais défaillir dans ses convictions, il le dut à ces années bénies où son cœur de jeune homme s'éprenait si fort des traditions de sa famille et de sa patrie, et où il se promettait à lui-même d'être et de rester le serviteur de la Pologne et de l'Église catholique!

Une de ses sœurs avait épousé le général Ladislas Zamoyski, que Mgr Perraud surnommait naguère « le Bayard de la Pologne ». Bientôt il lui fallait, à son tour, songer à prendre une compagne. En 1856, Jean Dzialynski se mariait à la princesse Iza, fille du prince Adam Czartoryski. Déjà unies par un passé de bravoure et de gloire, ces trois grandes familles se rapprochaient ainsi par les liens d'une étroite parenté, que devait resserrer encore un égal dévouement à la cause nationale.

A Nicolas avait succédé l'empereur Alexandre II. La Pologne fut traitée moins durement. Mais après l'entrevue de Varsovie, où la présence des trois souverains copartageants avait froissé les sentiments les plus délicats des Polonais, l'inquiétude devint universelle. Les tristes événements de 1861 ne firent qu'augmenter le mécontentement. Le sang, versé si imprudemment par les cosaques de Gortschakoff dans les rues de Varsovie, semblait appeler une vengeance qui donnerait satisfaction aux Polonais, blessés dans leur amour pour leur religion et pour leur patrie. L'insurrection couvait. Comme le général Zamoyski, comme tous ses compatriotes intelligents et honnêtes, le comte Dzialynski repoussait les moyens révolutionnaires pour rendre l'indépendance à son malheureux pays. Instruit des menées secrètes qui préparaient l'insurrection, il les blâma énergiquement et refusa d'y prendre part. En 1862, il partit pour l'Orient avec la comtesse, sa femme, et quelques amis. Il visitait l'Égypte, lorsque lui parvint la nouvelle du soulèvement contre la Russie. La lutte une fois engagée, il n'hésite plus, et il se rend en toute hâte dans le duché de Posen. Le moment était solennel.

Ce n'était pas seulement une province qui se révoltait : partout, en Lithuanie, en Ukraine, en Samogitie, la guerre fermentait : riches propriétaires et jeunes étudiants se rencontraient dans un même sentiment de haine contre les Russes, et d'enthousiasme héroïque, pour combattre et mourir. La nation entière était là, debout, en armes, pleine de confiance et de foi. Le comte Jean, acceptant une situation qu'il n'avait point provoquée, mit sa richesse, sa fortune et son épée au service de l'insurrection.

La Pologne espérait beaucoup de la France. A cette heure si grave, en effet, le comte Jean reçut du gouvernement français l'assurance des sympathies les plus dévouées et un encouragement formel à *durer*. Fort de cet appui moral, il se mit à organiser des régiments, à faire venir des armes, à chercher des officiers instruits et braves. Cinq semaines après ce début, une seconde promesse de Paris lui arrivait, et la certitude lui était donnée qu'en haut lieu on trouvait *qu'il faisait bien de soutenir*. Ces paroles laissaient entrevoir autre chose qu'un concours purement platonique. Quoi qu'il en dût arriver, le comte Dzialynski fut heureux de ces sympathies, et il redoubla d'énergie pour rendre possible le succès des armées polonaises. Un jour qu'il était à Posen, un avis anonyme l'avertit que la police prussienne allait l'arrêter. Incrédule d'abord, il fut bientôt obligé de se rendre à la réalité : une convention secrète, en effet, avait été signée entre la Prusse et la Russie, et, d'après les clauses, les insurgés surpris par les agents prussiens devaient être remis aux troupes du tzar. Le comte Jean réussit à s'évader de Posen. Il semblait qu'il eût assez fait pour le parti de l'indépendance, et, sans manquer à l'honneur, il pouvait quitter le sol polonais et se réfugier en France. Une âme moins grande que la sienne eût peut-être cédé à ce conseil d'une prudence trop égoïste. Lui, à peine échappé à la police qui le poursuivait, il se rend au régiment qu'il a armé à ses propres frais. Et il se bat à Pyzdry et à Ignacew; le premier à l'action, le dernier à la retraite, courageux, la voix vibrante, le geste enflammé, se multipliant, faisant le coup de feu, veillant sur tous et sur tout. On l'avait vu à la tête de ses soldats, et la victoire l'avait toujours trahi. Son détachement avait été détruit, et il n'était plus possible de continuer une lutte qui avait

coûté déjà tant de sang. Il se décida alors à rentrer en France. Il y apprit bientôt qu'il était condamné à mort par contumace et que tous ses biens étaient séquestrés. Cela ne le toucha point. Il avait en effet pour principe de se regarder seulement comme un dépositaire de sa fortune dont le véritable propriétaire était la Pologne. Pour elle, il perdait tout : son cœur était content, le devoir avait été rempli jusqu'au bout.

L'exil le ramenait dans une seconde patrie. De Paris même, il continua l'œuvre de patriotique dévouement dont il avait fait le but unique de sa vie. Dieu ne lui avait pas donné d'enfants ; il reporta sa tendresse sur son neveu, le fils du général Zamoyski. Une de ses meilleures joies était de voir sa femme entourée des jeunes Polonaises qui trouvent, à l'hôtel Lambert, avec l'hospitalité la plus affectueuse l'instruction et l'éducation. A la vue de ces enfants de quinze ans, qui iraient un jour porter en Pologne l'amour des causes qu'il avait défendues, son mâle visage s'illuminait d'un pieux sourire ; il avait des mots émus pour encourager ces jeunes filles dans leurs efforts.

Dieu l'attirait de plus en plus. Catholique sérieux, il n'avait pas attendu l'adversité pour travailler son âme sous le regard de Dieu. Mais avec des loisirs plus nombreux, il se mit à l'étude de la Bible. Chaque matin, il méditait dans le silence le livre sacré, et de ce commerce divin il sortait plus fort pour le devoir et plus doux envers les hommes. Après la Bible, il allait de préférence aux ouvrages du P. Gratry. Le disciple et le maître étaient dignes de se comprendre. C'étaient tous deux des âmes si élevées, si obstinément éprises des grandes choses !

L'amnistie de 1869 ne lui avait pas ouvert les portes de la patrie. Condamné par contumace, on l'a vu, il lui fallut se présenter devant les tribunaux de Berlin, pour défendre ses droits et réclamer ses biens, au nom des lois du pays. Il voulut plaider sa cause lui-même, et il la gagna. Déjà fortement ébranlée par les fatigues et les privations d'une guerre de partisans, sa santé ne résista pas aux douloureuses émotions d'un procès, qui réveillait tant de pénibles souvenirs. A peine rentré à Kornik, il fut frappé d'une première attaque de paralysie.

Il devait connaître toutes les faces de la souffrance, mais son âme bouillante demeura calme devant ces austères enseignements que Dieu lui envoyait. Énergique, malgré les défaillances d'un corps endolori, il ne négligea point les intérêts de la Pologne. — Le soldat se fit écrivain ; et comme il avait porté l'épée, il mania la plume pour le service de son malheureux pays. En vain ses plus chers amis et ses proches lui disaient-ils de se ménager et de prendre du repos. « Que ne me dites-vous, leur répondait-il, de me dépêcher et de tirer promptement parti du peu de temps qui me reste ! » Il se hâta, en effet, et, dans ses dernières années, il accumula des travaux qui auraient pu remplir toute une vie. Banque, caisse d'épargne, associations de tout genre en faveur des paysans, sociétés scientifiques dont il était le bienfaiteur et le président, il créait et encourageait tout, aussi prompt à travailler à l'amélioration des races des animaux domestiques qu'à fonder des comités pour le développement des études supérieures parmi les jeunes Polonais. On aurait cru que sa devise était ce mot célèbre : ce qui est possible est fait ; ce qui est impossible, se fera.

Ce vaincu ne savait pas se résoudre aux périls des longues trêves. Les champs de bataille lui étaient fermés ; il n'en poursuivit pas moins la lutte sainte pour l'indépendance. Un des plus grands obstacles à l'unification d'un pays conquis, c'est la persistance de la langue originelle. Tant que l'idiome des ancêtres trouve asile dans le cœur ou sur les lèvres d'un peuple, l'espoir de la liberté n'est point tout à fait mort.

Le comte Dzialynski le comprenait. « Tant que nous saurons parler notre langue, disait-il, nos ennemis n'auront pas le dernier mot de la victoire. » Aussi organisa-t-il contre l'invasion de la langue allemande une résistance infatigable. Il faisait écrire et publier à ses frais trente-cinq volumes d'ouvrages scientifiques, en langue polonaise ; il donnait à ses compatriotes des traductions de Cicéron, de Plaute, d'Eschyle et de Sophocle. L'impression des œuvres du grand chancelier Tomicki était commencée ; il l'achevait. Plus de quatre-vingt-quinze volumes de toutes dimensions ont été ainsi imprimés de son argent, et souvent sous sa direction judicieuse et savante.

La guerre franco-allemande le surprit au milieu de ces nobles

occupations. Sommé par le gouvernement prussien de prendre un commandement dans la landwehr, il alla en Angleterre. Il n'y fut pas oisif; et il se conduisit si généreusement, qu'il s'attira le nom de bienfaiteur inconnu de la part de ceux avec qui étaient toutes ses sympathies.

C'est dans son château de Kornik qu'il passa les dernières années de sa vie. La paralysie gagnait de plus en plus. Il sentait la mort venir, et il s'y préparait. Quand l'heure suprême fut arrivée, il reçut les sacrements de l'Église avec cette sérénité du chrétien vaillant qui a cru et espéré en Dieu et au Sauveur Jésus. Il expira, dans la maison paternelle, entouré des siens, sans toutefois avoir pu dire adieu à tant d'amis que la nouvelle de sa fin subite plongea dans la consternation.

Au jour de ses funérailles, on brisa son épée et, dans la fosse béante, on en jeta les débris ainsi que le blason mutilé où étaient gravées ses armoiries. Sans héritier, le comte Jean emportait avec lui les longs espoirs d'une famille plusieurs fois séculaire. Il n'est point cependant le dernier des fils de la Pologne. D'autres le remplaceront et, au souvenir de ses mâles vertus, s'encourageront à devenir, eux aussi, les champions de la cause qu'il a si passionnément aimée. — Mais si Dieu réserve au peuple de sainte Hedwige la joie d'une résurrection, on peut dire qu'il la devra à des hommes tels que le comte Jean Dzialynski.

BULLETIN CRITIQUE

DE LITTÉRATURE

D'HISTOIRE ET DE THÉOLOGIE

(DEUXIÈME SÉRIE DE L'ÉCHO BIBLIOGRAPHIQUE)

RECUEIL BI-MENSUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **M. l'abbé TROCHON**

Un an : FRANCE ET ÉTRANGER, 8 francs. Un numéro : 50 cent.

Les abonnements commencent le 15 mai

ON S'ABONNE CHEZ

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, rue du Bac, 41

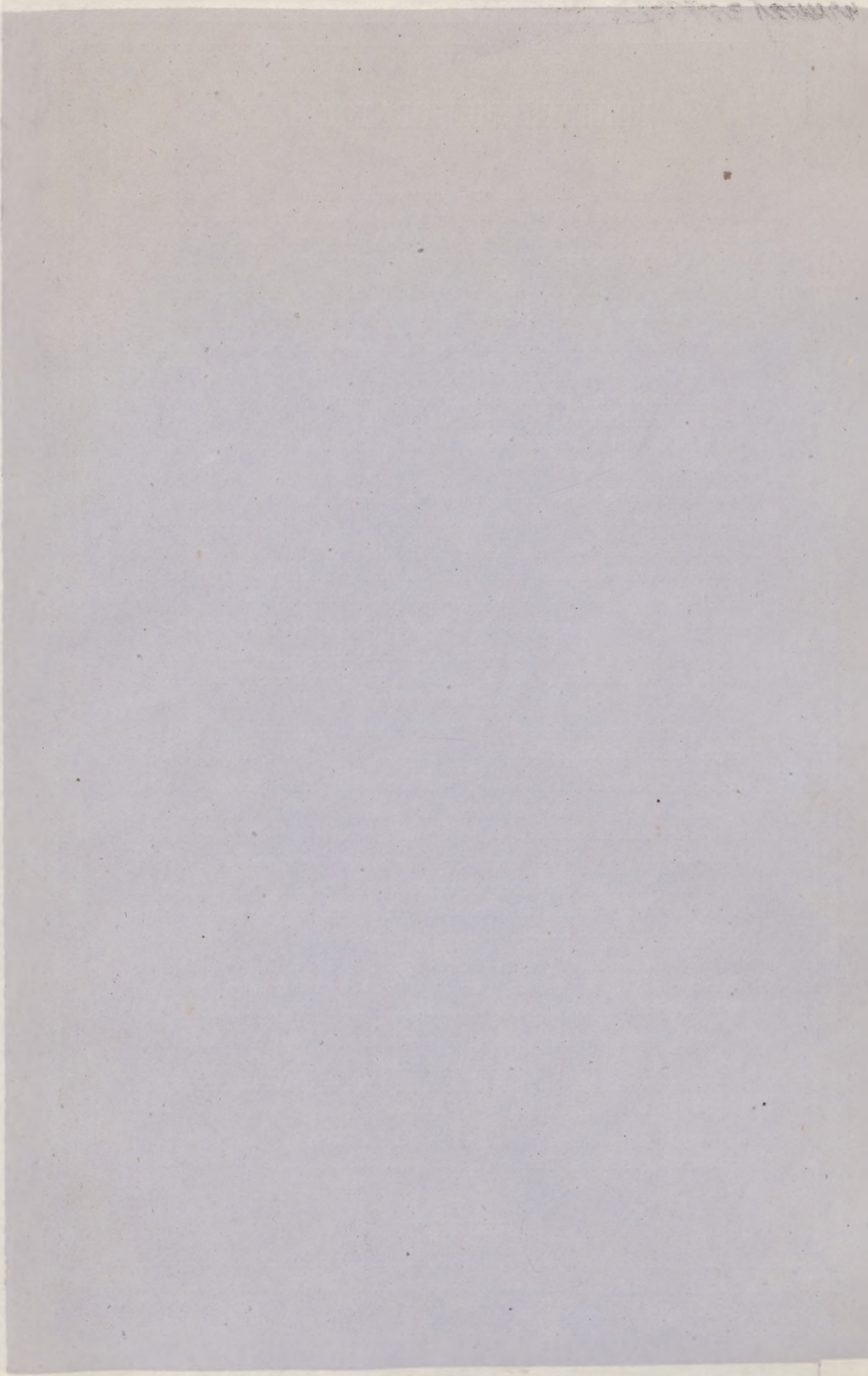
Adresser les communications concernant la rédaction à M. l'abbé Trochon, 44, boulevard Saint-Michel, ou à M. A.-I. DE SAINT-ANTOINE, 41, rue du Bac.

Le lundi de chaque semaine, de 2 à 5 heures, un des membres du comité de rédaction recevra au bureau du *Bulletin*, 41, rue du Bac.

L'éditeur du *Bulletin critique* procure aux abonnés tous les ouvrages qu'ils désirent.

21. —

John Smith



BIBLIOTHÈQUE ORATORIENNE

Cette bibliothèque, du format in-18, se composera d'environ 20 volumes. Chaque ouvrage se vendra séparément, à raison de 3 ou 4 fr. le volume, selon son importance. Voici quelques-uns des ouvrages qui seront publiés et mis sous presse au fur et à mesure de l'achèvement des manuscrits :

Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire, par le P. CLOYSEAU, publié pour la première fois par le R. P. INGOLD.

Tome 1^{er}, **Généralats** du cardinal DE BÉRULE et du P. DE CONDREN. In-18 avec gravures..... 4 »

Le deuxième volume, **Généralats** du P. Bourgoing et du P. Senault, orné d'une eau-forte représentant l'Oratoire de Châlon, et le troisième volume, **Généralat du P. de Sainte-Marthe**, précédé de la carte de France *Oratorienne*, sont sous presse.

Monsieur l'abbé Léré, curé de Saint-Paul Saint-Louis. Notice biographique, par Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire. In-8..... » 50

Saint Jean-Baptiste. Etude sur le précurseur, par M. l'abbé PLANUS, de la Société des Prêtres de Saint-Irénée, de Lyon, vicaire général honoraire d'Autun, précédée d'une lettre-préface de Mgr PERRAUD, évêque d'Autun. In-8... 7 »

Le même. In-12..... 3 50

Conférences de l'Oratoire. — III. La foi catholique et la réforme sociale, par le R. P. LESŒUR, prêtre de l'Oratoire, précédées d'une lettre de M. LE PLAY. — IV. Jésus-Christ. In-18. Chaque volume..... 3 50

Histoire d'une vocation. Vie de M^{me} Nicanora Izarié, par le R. P. LESŒUR, prêtre de l'Oratoire. In-18..... 3 »

Sainte Catherine de Sienne, par M^{me} la comtesse DE FLAVIGNY. In-18. 3 50

Conversion de S. A. Madame la princesse Alexandrine de Dietrichstein, née comtesse de Schouwaloff, racontée par elle-même. In-16, texte encadré..... 3 »

Elévations à saint Joseph pour tous les jours du mois de mars, par le R. P. LARGENT, prêtre de l'Oratoire et docteur en théologie. 1 vol. in-16 elzévirien..... 3 »

Méditations sur la vie de la sainte Vierge pour tous les jours du mois de mai, par le R. P. LARGENT, prêtre de l'Oratoire et docteur en théologie. In-16 elzévirien..... 3 »

Pensées philosophiques et religieuses du comte Joseph de Maistre, choisies et coordonnées par H. DE VALROGER, prêtre de l'Oratoire. Ouvrage posthume, revu et complété par l'abbé A. DE VALROGER, prêtre de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12..... 3 »

Le progrès dans la charité, discours prononcé le 4 avril 1880, par Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire..... « 50

Biblioteka UJK Kielce

UJK



0471840

25200